Ami du Clergé du 16 avril 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Mois de Marie. — III. Marie dans l'Ancien Testament, 225.
Panégyrique de S. Marc. — Le disciple et l'interprète de S. Pierre, 227.
Panégyrique du Bienh. de Montfort. — Le serviteur de Jésus et de Marie, 230.
Panégyrique de sainte Catherine de Sienne. — Son union au Christ, 233.
Pour l'inauguration d'un Calvaire. — La Croix, emblème de la consolation et de l'espérance, 236.
Pour le Patronage de S. Joseph. — I. Nos motifs de confiance envers S. Joseph, 238. — II. Les charmes de S. Joseph, 240.

MOIS DE MARIE

III

MARIE DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Omnia in figuris contingebant illis.
Toutes ces choses leur sont arrivées en figures. (I Cor., x, 11).

Mes frères,

De toute éternité, la chute de l'homme était prévue par Dieu ; de toute éternité aussi, le mode de son rachat. Se faisant homme, le Fils unique du Père viendrait remplir à l'égard de l'humanité la fonction qu'Adam pécheur s'était mis dans l'impossibilité d'accomplir.

A côté de ce nouvel Adam — la sagesse divine le voulut ainsi — une nouvelle Eve réparerait les désastres causés par la mère des vivants. Ainsi le plan divin recevrait une parfaite restauration ; le Très-Haut, qui avait merveilleusement créé la dignité de la nature humaine, la réformerait plus merveilleusement : « *Qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti, mirabilius reformasti.* » Présents l'un et l'autre dans l'éternelle pensée de Dieu, le nouvel Adam et la nouvelle Eve, Jésus et Marie apparaîtront dans le temps, à l'heure fixée par les décrets divins.

Mais Dieu va préparer les intelligences et les cœurs à cette venue par les prophètes et les figures prophétiques : « *Omnia in figuris contingebant illis.* » Aux Juifs toutes ces choses sont arrivées en figure. Prophéties et figures prophétiques annonçant le Christ et sa Mère feront le sujet de nos réflexions d'aujourd'hui.

I. — *Jésus et Marie dans les prophètes*

Notre-Seigneur donnait aux Juifs cet avertissement : « *Scrutamini Scripturas... illæ sunt quæ testimonium perhibent de me.* Vous scrutez les Ecritures. . or ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » (Jo., v, 39-40). Elles témoignent aussi de la Mère de Jésus. Seulement l'étude des prophéties demande une attention soutenue, car les allusions, les prédictions parfois sont obscures. Cette obscurité des prophéties a été voulue de Dieu pour ménager les susceptibilités nationales, les préjugés tenaces de ceux à qui les Livres saints étaient confiés. Obscurité voulue aussi pour prévenir les résultats fâcheux de trop claires prédictions. Trop claires quant à leur date et leurs détails, des âmes pieuses eussent peut-être été portées à en assurer l'exécution, comme aussi les hommes pervers à en entraver l'accomplissement. Illuminés et imposteurs auraient pu égarer les foules, en s'efforçant de vérifier vaille que vaille ce qui eût été annoncé trop clairement [1].

De toutes les prophéties, la première en date est celle qui se lit dans la Bible sur la même page que la désobéissance de nos premiers parents : « Je mettrai, dit Dieu au serpent, une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité. Celle-ci te meurtrira à la tête et tu la meurtriras au talon. » (Gen., III, 15). « A qui donc, demande S. Bernard, à qui donc fut réservée victoire semblable, si ce n'est à Marie ? C'est elle, on n'en peut douter, qui a broyé la tête venimeuse du serpent infernal [2]. »

Après le déluge, Dieu établit entre lui et Sem une spéciale intimité, qui laisse entrevoir que le Messie futur sortira de lui : « Béni soit Yahweh, Dieu de Sem, et que Cham soit maudit ! Que Dieu donne de l'espace à Japheth et qu'il habite dans les tentes de Sem ! » (Gen., IX, 26-27).

Plus tard, Dieu fait choix d'Abraham, l'arrache à l'idolâtrie et lui révèle que, par considération pour sa personne, il accordera à tous les peuples des faveurs insignes : « J'établirai une alliance entre moi et toi. » (Gen., XVII, 2). « Je rendrai grand ton nom » (*ibid.*, XII, 2). Et quand Abraham, pour obéir aux ordres divins, s'est disposé à immoler Isaac, Dieu lui dit : « Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. En elle seront bénies toutes les nations de la terre. » Cette promesse, S. Paul l'a magnifiquement expliquée : « Les promesses ont été faites à Abraham et à sa descendance. » Le singulier est ici significatif ; il ne s'agit en effet que d'un seul : « *Sed quasi in uno,* » savoir, le Christ. (Gal., III, 16 17). Isaac et son fils Jacob se voient confirmés dans les mêmes faveurs. (Gen., XXVI, 4 ; XXVIII, 14).

La famille de Jacob se réfugie en Egypte, où Joseph est premier ministre de Pharaon. Avant de mourir, le vieux patriarche annonce leur avenir à chacun de ses enfants. Il prédit à Juda : « Tes frères te loueront... les enfants de ton père se prosterneront devant toi. Le sceptre ne sera pas ôté de Juda... jusqu'à ce qu'il vienne, celui à qui il appartient en propre, celui qui est l'attente des nations. » (Gen., XLIX, 8-10).

Marie, un jour, dans le *Magnificat,* chantera l'accomplissement de ces diverses prophéties : « Il

[1] Pinard de la Boullaye, *Jésus Messie*, p. 130.
[2] *Super « Missus,* » II, 4, 63.

a pris soin d'Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, ainsi qu'il l'avait promis à nos pères, envers Abraham et sa race pour toujours. » Et nous-mêmes, n'appelons-nous pas la T. S. Vierge « Reine des Patriarches, » pour marquer qu'elle est de leur lignée, « Reine des Prophètes, » parce qu'ils l'ont annoncée dans leurs oracles? Au dire de S. Bernard, Salomon a dépeint la T. S. Vierge sous les traits de la femme forte. « Qui trouvera la femme forte ? » s'écrie-t-il. « Le sage, assure l'abbé de Clairvaux, savait que Dieu avait promis à la femme la victoire sur celui qui avait triomphé par la femme. Aussi qu'elle serait forte, cette femme de qui dépendraient la victoire sur l'ennemi et notre salut à tous !... »

Une peinture célèbre des Catacombes, à Rome, représente la Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Près d'elle, un personnage, que l'on croit être le prophète Isaïe, montre une étoile. Isaïe, en effet, est le prophète de la T. S. Vierge : « Voici, dit-il, que la Vierge concevra et enfantera un fils. » (Is., VII, 14). Et encore : « Il sortira une tige de Jessé et une fleur naîtra de sa racine. » (Is., XI, 1). « Demandez au Seigneur votre Dieu, dit le prophète au roi Achaz, qu'il opère pour vous un prodige... — Non, répond le roi, je ne le demanderai pas, je ne tenterai pas le Seigneur. — Alors, reprend Isaïe, écoutez, Maison de David. Dieu lui-même vous donnera un prodige. Une vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. » Et ce fils de la Vierge sera « l'admirable, le conseiller, le Dieu fort... le prince de la paix. » (Is., IX, 6).

Prophétie magnifique de netteté et de précision! Une vierge enfantera. « Une vierge, » c'est dire que par un miracle de la puissance divine, sans perdre sa virginité, cette vierge donnera la vie à un fils. Et le fruit béni de cette vierge très pure sera le Prince de la paix. Il n'était pas possible d'annoncer plus clairement le mystère de l'Incarnation ni la maternité divine de Marie.

S. Ambroise, S. Bernard ont également vu dans le rejeton de Jessé la Vierge mère du Messie futur : « Ce rejeton, dit S. Bernard, c'est la Vierge ; la fleur, c'est l'Enfant Dieu. En effet le rejeton a fleuri sans germe, la Vierge est devenue mère sans le secours de l'homme ; l'épanouissement de la fleur n'a en rien nui à la verdeur de la tige ; il n'a pas été porté atteinte à la virginité de Marie par la naissance du fruit sacré. »

II. — *Les figures prophétiques de Marie*

De même que les plus illustres patriarches ont reproduit l'un ou l'autre trait de la physionomie du Christ, annoncé l'une ou l'autre de ses sublimes vertus, ainsi les saintes femmes ont-elles figuré prophétiquement la Mère de Jésus, la Mère du Roi futur.

La première qui se présente à nous dans l'ordre du temps, c'est Eve. Nous avons vu hier comment Dieu a fait de la T. S. Vierge la nouvelle Eve. Après Eve, qui paraît à l'aurore du monde, voici Sara, qui donne naissance au peuple choisi. Mais combien plus illustre est l'humble épouse de Joseph ! Sara, longtemps stérile, devint en vertu des promesses faites à Abraham la mère d'un peuple nombreux. Marie, tout en demeurant vierge, devient la mère de tous les humains rachetés. Isaac, le fils de Sara, monte, chargé du bois de son sacrifice, le Mont Moriah, comme le Fils béni de Marie gravit le Calvaire, ployant sous la lourde croix de son oblation.

Dans la suite vient Rébecca, vierge d'une grâce remarquable, ornée de tous les dons naturels, comme Marie l'est des dons de la grâce. Abraham l'envoie chercher pour en faire l'épouse de son fils Isaac. Auprès de l'humble vierge de Nazareth, Dieu députe son ange annoncer à Marie qu'elle deviendra Mère de Dieu. Quand elle reçut l'ambassade d'Eliézer, Rébecca puisait de l'eau et en donna au serviteur d'Abraham. S. Bernard, ravi de ce rapport mystérieux avec la T. S. Vierge, lui fait cette prière : « O Reine par excellence, désaltérez aujourd'hui vos pauvres, qui vous invoquent dans leur soif accablante. »

Rébecca devint mère de l'héritier des promesses messianiques. Marie enfante Celui qui accomplit toutes les promesses, toutes les prophéties.

Marie est la véritable Rachel, la mère du juste qui sera vendu par ses frères, mené en Egypte, condamné au supplice infamant réservé aux scélérats, puis élevé au faîte des grandeurs par ses humiliations, et sa mort sera l'espérance du monde entier.

Belle figure que cette Judith, et combien irréprochable et sainte dans sa viduité ! Quel courage aussi dans cette femme ! Seule, elle vient dans le camp du cruel ennemi de son peuple, elle le fascine, le désarme et délivre sa nation, en faisant périr le redoutable chef. Seule, cette femme met en déroute l'armée des Assyriens, rend la paix, la joie aux habitants de Béthulie, sur qui Holopherne était venu fondre comme un vautour. Ayant sauvé Israël du péril, elle le gouverne ensuite dans la justice et son nom de génération en génération se transmet, couvert de gloire ; d'elle en effet Ozias le prince du peuple d'Israël n'a-t-il pas dit : « Ma fille, tu es bénie par le Seigneur, le Dieu très haut, plus que toutes les femmes qui sont sur la terre. » (Judith, XIII, 23). Ces paroles, l'Eglise, dans la liturgie, les applique à la T. S. Vierge : n'a-t-elle pas sauvé le monde d'un ennemi autrement redoutable que le général d'Assourbanipal, en écrasant la tête du serpent ?

Esther peut encore être regardée aussi comme une figure de Marie. Les conquérants d'autrefois emmenaient les vaincus en captivité. Israël subit, au temps de ses rois, plusieurs captivités. C'est au cours de l'une d'elles que se place l'histoire d'Esther. Les captifs furent à un moment menacés. En ces temps de despotisme sans frein, la vie humaine comptait peu. Sur un signe du maître, on conduisait à la mort un peuple entier. Derrière les luxueuses tapisseries de ses palais, le tyran n'entendait pas les cris des victimes ni leur déchirante douleur.

A la suite d'un manque d'égards au roi son époux, la reine Vasthi avait été disgraciée et reléguée loin du maître absolu. Il fallait la remplacer. L'une des captives fut choisie et conduite au palais. Elle eut le don de plaire au roi, qui fit déposer sur son front la couronne royale et l'entoura d'honneurs. De son origine il se souciait peu.

Or il advint que le favori d'Assuérus, dans sa haine des Juifs, obtint qu'ils seraient mis à mort. Esther l'apprend et malgré la loi qui interdit sous peine de mort de se présenter au roi sans avoir été appelé, toute tremblante d'émotion, Esther se rend près de lui. Celui-ci l'aperçoit, près de défaillir, il abaisse sur elle son sceptre, en signe de la grâce qui lui est faite. Elle obtient aussi facilement grâce pour ses malheureux frères d'origine injustement condamnés.

Cette histoire, n'est-ce pas celle de Notre-Dame ? Comme Esther, la Vierge Marie, par la beauté de son âme, avait plu non à un roi de la terre, mais au Roi du ciel. Une sentence de mort était portée contre son peuple, non par le caprice d'un despote jaloux, mais par l'infinie justice d'un Dieu. Le courroux du Seigneur, qui le détournera ? Qui osera parler pour nous ? Marie. Elle est notre sœur, fille d'Adam comme nous. Vers elle Dieu inclinera son sceptre et lui accordera notre grâce et notre pardon. Chaque fois d'ailleurs que les hommes se sentiront menacés par la colère divine, ils auront recours à la T. S. Vierge et la supplieront d'obtenir leur salut.

III. — *Les symboles de Marie*

Notre-Dame n'est pas seulement la femme idéale, près de laquelle les plus célèbres héroïnes du peuple élu ne sont que des figures et des annonces imparfaites ; dans la Bible encore de gracieux symboles se rapportent à la Mère de Dieu.

Un jour qu'il gardait ses troupeaux, Moïse fut attiré par un phénomène extraordinaire. A quelques pas, des acacias rabougris, épineux, flambaient et ne se consumaient pas. Moïse approcha. Mais une voix mystérieuse sortit du buisson enflammé, lui ordonnant d'enlever ses sandales Ce lieu était saint parce que la présence divine s'y manifestait. Ce buisson est une figure de Marie : « Il représente, nous dit S. Bernard, la vierge qui ne subit aucune douleur dans sa maternité. »

Dans le désert, Dieu avait voulu que fussent placées devant l'arche les verges, insignes de l'autorité des chefs des douze tribus. Celle qui serait fleurie le lendemain devait désigner l'élu du Seigneur. La verge d'Aaron, durant la nuit, poussa des boutons, des fleurs et des fruits. Dans cette floraison spontanée, les Pères ont vu un symbole de la T. S. Vierge, qui devint Mère contrairement à toutes les lois naturelles, par la seule intervention du St-Esprit.

Autre figure de Marie : la toison de Gédéon, qui, étendue sur le sable, recevait seule la rosée du ciel ou demeurait intacte, alors que le sol environnant en était inondé. Ainsi dans sa maternité, intacte demeurait la virginité de Notre-Dame ; ainsi encore, comme une rosée abondante, la grâce descendait en Marie, si abondante que l'ange la saluait « *pleine de grâce.* »

Enfin la porte mystérieuse que vit le prophète Ezéchiel figurait, elle aussi, la maternité virginale de la Mère de Dieu. Porte qui devait rester fermée pour tous, sauf pour le prince, le Messie, Jésus.

* *

Les païens qui connurent le christianisme à ses origines furent déroutés par quelques-uns de ses dogmes, qu'ils raillent dans leurs écrits. Pour eux, si brutale était la transition entre les fables de la mythologie ou même les spéculations les plus sublimes des philosophes, d'un Aristote, d'un Platon, et les vérités que la sagesse divine avait jugé opportun de révéler ! Plus heureux, les Juifs avaient été préparés pendant des siècles à la contemplation de ces sublimes lumières progressivement, sans heurt.

A côté de l'image divine de son Fils, celle de Marie s'était précisée peu à peu. Les justes de l'Ancienne Loi les avaient, à l'avance, salués tous les deux, associés dans leurs oracles, comme dans sa pensée le Père les avait éternellement unis. Et si les prophéties en l'honneur de la T. S. Vierge le cèdent à celles qui ont le Sauveur pour objet, en importance et en éclat, elles ne laissent pas que d'être magnifiques et glorieuses.

Les plus connues, les plus célèbres, nous les avons brièvement rappelées devant vous, afin que dans vos hommages, dans vos louanges, dans vos prières, vous ne sépariez pas ce que Dieu veut nous voir unir.

Que Marie soit pour nous comme une arche de Noé qui nous permettra d'affronter les plus terribles ouragans ; qu'elle nous soit un refuge sans égal et nous conduise à Jésus, son divin Fils. Que Marie soit pour nous comme l'échelle de Jacob, qui permettra à nos prières d'arriver au trône de l'Eternel, en attendant que nos âmes après elles s'acheminent aussi là-haut, où, durant les siècles des siècles, nous chanterons les gloires et l'amour de Jésus et de Marie, de la Vierge sans tache et de la fleur que nous lui devons : le Verbe incarné. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. MARC

(25 avril)

LE DISCIPLE ET L'INTERPRÈTE DE S. PIERRE

Mes frères,

Il y a dans l'évangile de S. Marc un incident de l'arrestation de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers que lui seul nous a raconté.

C'est le moment où Jésus vient de commander à Pierre de remettre l'épée au fourreau et de guérir la blessure du serviteur Malchus. Apparemment Notre-Seigneur semble s'abandonner à ses ennemis, puisqu'il décommande toute résistance. Et c'est alors le sauve-qui-peut de tous ses apôtres.

Pourtant un jeune homme, étranger au groupe apostolique, essaie de suivre Jésus. Sans doute dormait-il près de là, le corps enroulé dans un tissu léger. Il était accouru dans ce simple costume, réveillé et intrigué par ce bruit nocturne.

Les bandits qui viennent d'arrêter le Maître le saisissent à son tour. Mais il est jeune et agile. Il abandonne à leur prise le léger tissu de lin qui lui servait de costume après lui avoir servi de drap et s'enfuit tout nu dans la nuit, à travers les arbres.

Parce que cet incident n'est raconté que par S. Marc, plusieurs historiens ont voulu y voir comme la signature de l'évangéliste lui même. Ce serait lui ce jeune homme anonyme, d'abord courageux, puis, comme les autres, se dérobant au moment du danger. Marc n'aurait pas débuté au service du Maître avec cette belle vaillance et ce noble courage dont son lion héraldique est le symbole.

En tout cas, il prendrait sa revanche aux côtés de celui qui allait devenir le représentant du Christ sur la terre, aux côtés de S. Pierre.

Ils sont inséparables. S. Jérôme, le Docteur des Ecritures, appelle S. Marc le *fils* et l'*interprète* de Pierre. C'est autour de ces deux titres qui le caractérisent si bien que je voudrais grouper aujourd'hui, pour notre édification, l'histoire de sa vie et l'exemple de ses vertus.

I. — *Le « fils » de S. Pierre*

A propos de la jeunesse de S. Marc, on pense invinciblement à ces familles vendéennes qui furent pendant la Terreur « les recéleuses » de prêtres. Les premières années du jeune homme se sont déroulées dans ce milieu tragique. Le souvenir et l'empreinte lui en resteront toute sa vie.

Le futur évangéliste appartenait à une famille des plus en vue de la jeune communauté chrétienne de Jérusalem. De son nom hébreu, il s'appelait Jean ; mais, comme beaucoup de juifs de son temps, il portait aussi un nom romain, Marc, qui lui est resté, sans doute parce qu'il le distinguait mieux, le nom de Jean étant alors fort répandu parmi les Juifs.

Au foyer de ses parents, les apôtres étaient reçus en amis. Une scène racontée par les Actes des Apôtres nous en est la preuve. On saisit dans le jeu si naturel de cette scène que l'apôtre S. Pierre était le familier de la maison.

Le chef des apôtres vient d'être miraculeusement élargi de sa prison par l'intervention d'un ange. Celui ci l'a surpris dans son sommeil. Il a mené rondement l'affaire. S. Pierre croit rêver. C'est seulement passé le seuil de sa geôle, après le départ de l'ange, qu'il se fait à la réalité. Il est libre. Tout de suite, il pense à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où il sait que les chrétiens sont en prière.

Il frappe à la porte. La servante, Rhodé, s'approche de l'entrée pour écouter. Sans doute on vit sur le qui-vive, dans la crainte de perquisitions. Elle a reconnu la voix de Pierre. La joie lui fait perdre la tête. Au lieu d'ouvrir immédiatement au prisonnier libéré, elle court porter la bonne nouvelle aux disciples assemblés.

Pendant ce temps, Pierre continue à frapper. On vient enfin lui ouvrir. Et il fait à la chère famille et aux chrétiens présents le récit du miracle. (Act., XII, 6-7).

N'est-ce pas que nous retrouvons là le décor et l'atmosphère des scènes de la Terreur ?

Dans une de ses lettres, S. Pierre transmet à ses destinataires le salut de Marc, qu'il appelle son fils.

Après ce que nous savons de ses rapports avec la famille de l'évangéliste et du rôle que celle-ci jouait dans l'Eglise chrétienne de Jérusalem, comment ne pas voir dans ce mot autre chose qu'un signe de particulière tendresse ? Sans doute, c'est Pierre qui aura baptisé toute cette maison de Marie. Et Marc est son fils spirituel en toute vérité, celui auquel il a donné la vie de la grâce par le baptême. Mais aussi, parmi tous ses fils spirituels, il sera celui de son cœur et qui de son côté le lui rendra. On le reconnaît au portrait que Marc nous fait de S. Pierre dans son évangile. Il le campe vraiment en un puissant relief sur tout le groupe apostolique. Aucun dont il parle aussi souvent et aussi longuement. On sent qu'une particulière affection le ramène toujours vers celui qui a formé son âme.

Il nous le montre appelé le premier par le Maître avec son frère André (I, 16), et surtout le premier de la liste des apôtres définitivement arrêtée par Notre-Seigneur (III, 16). Dans ses récits qui mettent en scène le Maître et ses apôtres, Pierre est toujours au premier plan : primesautier, plein d'entrain, voire exubérant, prompt à l'acte de foi (VIII, 29), mais également prompt à des réflexions qui sont des mouvements irréfléchis de la nature, comme lorsqu'il reproche à son Maître la prophétie de la Passion (VIII, 32). Marc n'oublie pas non plus de nous dire que Pierre fut choisi, avec Jacques et Jean, les fils de Zébédée, comme témoin ou acteur dans ces trois épisodes plus significatifs de la vie du Christ : la résurrection de la fille de Jaïre, la transfiguration entre Moïse et Elie, l'agonie au jardin des Oliviers (V, 37 ; IX, 2 ; XIV, 33).

Mais l'affection ne l'aveugle pas. Son histoire ne tourne pas au panégyrique. Ou si le respect filial qu'il garde à son père dans la foi le portait à taire telle phase moins glorieuse de la vie de Pierre au service du Maître, son obéissance lui fait enregistrer l'humble confession de sa faiblesse pendant la Passion, que Pierre exigea sans doute par humilité et à la gloire de la miséricorde du cœur de Jésus.

Elle est belle, cette amitié ou mieux cette parenté spirituelle entre le chef qui décline et son jeune disciple. Elle est émouvante des heures tragiques pendant lesquelles elle est née. Elle est touchante de ce témoignage mutuel que nous en garde le Nouveau Testament : ce nom de « fils » donné à Marc par Pierre, ce portrait véridique tracé de Pierre par Marc dans son évangile.

La grâce ne détruit pas la nature. Elle avait noué une intimité ineffable entre Jésus et Jean,

Elle unit l'âme de Pierre et de Marc et de toutes les âmes également désireuses de servir le Christ.

II. — *L'interprète de S. Pierre*

C'est surtout par la composition de son évangile que S. Marc aura l'occasion de montrer son attachement au chef des apôtres. Immédiatement avant ou après la mort de Pierre à Rome, il sera son interprète, c'est-à-dire qu'il fera passer de l'araméen en grec l'enseignement de son maître. Dès la première moitié du IIe siècle. Papias, évêque de Hiéropolis en Phrygie, qui a recueilli les traditions apostoliques toutes proches, nous le fait déjà voir dans ce rôle.

Le fils était devenu le compagnon et l'auxiliaire de Pierre dans son apostolat. Il avait pu retenir et consigner tout ce que l'apôtre racontait de l'histoire de Jésus. C'est sur cette information qu'il composera son évangile.

Les Actes des Apôtres nous disent bien qu'il fut aussi des missions évangélisatrices de S. Paul et de S. Barnabé. S. Barnabé, dont il était cousin (Col., IV, 10), se l'était attaché quand il avait repris avec S. Paul la route d'Antioche (Act., XII, 25) et pendant une assez longue période de leur apostolat commun (Act., XIII, 5). Et malgré un certain malentendu qui l'éloignera momentanément de S. Paul, celui-ci rendra témoignage à sa vertu et à son zèle quand il écrira à son disciple Timothée : « Prends Marc et amène-le avec toi, car il m'est utile pour le ministère. » (II Tim , IV, 11).

Pourtant c'est aux côtés de S. Pierre qu'il exerça surtout son zèle, d'abord à Jérusalem, puis en plusieurs provinces d'Asie Mineure, enfin et surtout à Rome.

A Jérusalem, la situation de sa famille le recommandait auprès des Juifs. N'est-ce pas dans sa maison qu'ils se réunissaient pour la prière, pour le sacrifice et pour la communion ? Le choix de S. Pierre venait en quelque sorte consacrer cette autorité.

Quand le bannissement des Juifs par l'empereur Claude obligea S. Pierre à quitter Rome et le ramena en Asie Mineure, il eut encore près de lui son fils Marc pour l'aider dans son labeur d'évangélisation. Plus tard il écrira de Rome à ces communautés chrétiennes qu'il avait établies : « L'Eglise de Babylone (c'est à dire de Rome), élue avec vous, et Marc, mon fils, vous saluent. » (I Petr., V, 13). C'est donc que S. Marc avait exercé son action apostolique pour être connu de ces Eglises.

Pourtant c'est à Rome, lors du dernier séjour de S. Pierre, à la veille des persécutions qui allaient amener le martyre du chef des apôtres, que S. Marc exerça surtout son apostolat. C'est là qu'à la demande des chrétiens de Rome, qui avaient toujours connu en lui comme le meilleur second de S. Pierre, il rédigea son évangile. C'est là que l'histoire perd sa trace, comme si l'avenir ne devait jamais le connaître que dans l'ombre du grand apôtre.

Ils restent surtout associés pour nous dans cet évangile dont S. Pierre fut la principale source d'information. Si S. Marc a pu apercevoir Notre-Seigneur à Jérusalem à l'époque de sa jeunesse et même se trouver près de lui la nuit de l'arrestation, il ne fut pas son disciple, il ne le suivit pas par les chemins de la Galilée, il ne recueillit pas la suite de ses enseignements. C'est S. Pierre qui s'exprime par la plume de son interprète et c'est tout le résumé des prédications de S. Pierre, « un aide-mémoire de missionnaire, » comme on l'a dit (P. de Grandmaison), que nous donne le deuxième évangile.

Si cet évangile a cette vie et ce pittoresque, si, selon le mot de Renan lui-même, « tout est pris sur le vif [1], » c'est parce que S. Marc a rendu, avec toute sa chaleur et toute sa vivacité, la flamme avec laquelle Pierre revivait et évoquait les souvenirs de ses trois ans à la suite du Maître.

Vraiment, il fut l'interprète de Pierre : non pas le secrétaire qui enregistre seulement une dictée, mais celui qui fait passer dans son récit l'esprit même qui anime son maître.

Voyez-vous : il était son fils. Toute l'âme de Pierre revivait en lui, avec son ardeur, sa nature primesautière, son exubérance... et surtout avec son amour dont par trois fois, sur la demande même de son Maître, il avait donné à Jésus l'affirmation : « Seigneur, vous savez que je vous aime ! »

* *

La St-Marc est surtout connue dans le peuple des fidèles par la procession qui porte son nom : la procession de St Marc.

Il ne semble pas qu'il y ait historiquement de lien entre cette grande prière pareille aux Rogations et la fête de l'évangéliste : cette litanie majeure est antérieure, en effet, à l'institution de sa fête.

Et pourtant toutes les oraisons que l'Eglise lui adresse au cours de la messe en son honneur font appel à son intercession : « O Dieu,... faites que toujours son enseignement nous profite et *que sa prière nous défende* » (Collecte) ; « Nous vous demandons, Seigneur, que *son intercession vous fasse agréer* nos paroles et nos œuvres » (Secrète); « Seigneur, que *par les prières de votre évangéliste S. Marc,* vos saints mystères nous défendent toujours contre toute adversité » (Postcommunion).

Qu'il mène donc aujourd'hui le chœur de tous les saints que nous supplions d'intercéder en notre faveur, et qu'entre toutes les grâces dont nous avons besoin, il nous obtienne le même filial attachement et la même docilité d'esprit à Pierre, le chef de l'Eglise, en la personne de son successeur.

Heureux le chrétien dont on pourra dire, à un titre spécial, comme de S. Marc, qu'il fut le fils de l'Eglise et l'interprète de ses enseignements dans sa vie ! Et ce titre, tous ceux-là le méritent qui acceptent respectueusement et docilement toutes les directives du Pape. Car là où est Pierre, là est l'Eglise : *ubi Petrus, ibi Ecclesia.* Ainsi soit-il.

[1] *Les Evangiles*, p. 110.

PANÉGYRIQUE DU BIENH. DE MONTFORT

(28 avril)

LE SERVITEUR DE JÉSUS ET DE MARIE

Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.
Je suis votre serviteur et le fils de votre servante.
(Ps. cxv, 16).

Mes frères,

Quelle vie prodigieusement active et féconde que celle du Bienh. de Montfort ! C'est un missionnaire, et qui réalise à la lettre le programme de l'apostolat, tracé par Notre-Seigneur : « *Posui vos ut eatis*. Je vous ai établis pour que vous alliez. » Comme il le dit lui-même :

C'en est fait : je cours par le monde ;
J'ai pris une humeur vagabonde,
Pour aller sauver mon prochain.

Ne croyez pas que la semence jetée par ce semeur de paroles divines s'envole sur ses pas sans porter de fruits, emportée dans le tourbillon de sa vie nomade de paroisse en paroisse, de diocèse en diocèse. Car cet apôtre que dévore la sollicitude de toutes les Eglises. c'est encore un organisateur. Là où il passe, il crée des groupements : confréries des *Amis de la croix* ou des *Pénitents* pour les hommes, sociétés de vierges pour les jeunes filles, qui seront dans les paroisses un levain de vie chrétienne plus fervente ; il dresse des calvaires gigantesques ou restaure des chapelles de la Vierge, comme pour prolonger, à travers les générations, le geste qu'il a fait sur les foules en leur montrant d'une main son crucifix et en égrenant de l'autre son rosaire.

Cet homme de Dieu n'est pas seulement préoccupé du salut éternel des âmes qu'il évangélise. Toutes les misères sollicitent son cœur. Les enfants d'une bourgade sont sans école : il suscite des maîtres bénévoles pour les instruire ; les malades et les infirmes sont sans abri : il reçoit ces membres de Jésus-Christ sous son toit de passage et réorganise les hôpitaux.

Dans ce va-et-vient de ses courses apostoliques, dans ces préoccupations entrecroisées d'œuvres paroissiales et d'œuvres charitables, il trouve encore le temps de mettre par écrit, avec une science des voies de Dieu qui rappelle S. Jean de la Croix, avec un feu qui semble allumé au cœur de S. Paul, parfois avec le pittoresque d'un S. François de Sales, les enseignements de la vie chrétienne qu'il a vécus et prêchés, je veux nommer spécialement son *Amour de la Sagesse éternelle* et son *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*.

Le champ d'action qu'il a autour de lui est trop vaste. Son zèle et sa charité voudraient embrasser l'espace et les temps. Et pour les satisfaire, il engendre, dans la prière et la douleur, ces deux familles religieuses qui étendront par la terre et perpétueront à travers les siècles son œuvre commencée : ses Filles de la Sagesse, pour l'instruction des enfants et les soins aux malades ; ses missionnaires de la Compagnie de Marie, pour l'évangélisation des peuples.

Missions, confréries, écoles, hôpitaux, écrits ascétiques et mystiques, congrégations religieuses, tant d'œuvres, et j'en passe, menées de front et avec succès par un seul homme, quelle activité cela suppose ! Je ne m'étonne pas que cette activité ait apparu aux yeux de beaucoup comme le trait distinctif de son existence. Je comprends pourquoi, quand je ferme les livres où ses historiens ont essayé de le ressusciter avec sa véritable physionomie, il me semble que passe devant moi une de ces nuées tonnantes et volantes auxquelles Montfort lui-même compare les missionnaires.

Et pourtant, gardons-nous de compromettre la vraie figure de nos saints, en ne nous arrêtant qu'à l'extérieur. Nous savons que la chaleur qui rayonne et nous enveloppe part d'un foyer qui l'entretient ; nous savons que la rivière a sa source qui renouvelle sans interruption les eaux qui vont féconder nos vallées ; nous savons que l'homme, s'il grandit, s'il marche, s'il parle, s'il pense, s'il aime, c'est à cause de l'âme invisible sans laquelle il serait le cadavre inerte comme la matière. Ainsi l'apostolat ininterrompu, infatigable, toujours sur pied, d'un Montfort a son foyer, sa source, son âme : la vie intérieure ; et un foyer, une source, une âme à la mesure même de cet apostolat : la sainteté.

Le saint, le Montfort intime, le Montfort caché en Dieu, tel est celui que je voudrais essayer de faire revivre devant vous, et sous les traits qui lui donnent sa physionomie propre parmi les autres saints, je veux dire : la consécration totale de sa vie à Jésus-Christ, la Sagesse éternelle et incarnée, et la consécration totale de sa vie à la T. S. Vierge, sa chère Mère et sa divine Maîtresse. Voilà les deux mouvements dans lesquels se décomposent les battements de son cœur ; c'est le rythme alterné que reproduisent et sa vie et ses œuvres. Sur ses lèvres, le verset du psalmiste choisi ici pour texte prend ce sens élevé que lui donnent des interprètes spirituels : *Ego servus tuus,* ô Sagesse éternelle et incarnée, je ne suis et ne veux être que votre serviteur et votre consacré ; — *Et filius ancillæ tuæ,* et pour cela, je me fais le serviteur et le consacré de votre servante, la T. S. Vierge Marie.

I. — *Le consacré de la divine Sagesse*

Montfort apparaît d'abord comme le serviteur et le consacré de la Sagesse éternelle et incarnée.

Pour comprendre quel état d'âme cela représente, relisons le début de sa *consécration à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, par les mains de Marie,* dans sa partie essentielle, en nous souvenant qu'il l'a vécue, avant de l'écrire et de la donner aux autres comme programme de vie chrétienne : « Je renouvelle et ratifie aujourd'hui entre vos mains, dit-il, les vœux de mon baptême. Je renonce pour jamais à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je me donne tout entier à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. »

Le baptême qu'il a reçu au lendemain de sa naissance, le 1er février 1673, à Montfort sur Meu, appelé alors Montfort-la-Cane, dans l'église St-Jean, sa paroisse, l'a délivré de l'esclavage de Satan, pour en faire le serviteur de Jésus. Mais il sait que, si l'eau baptismale lave la tache du péché, elle laisse subsister dans l'âme une certaine inclination au mal que nous appelons la concupiscence, et qui reste, pour le démon, l'espoir et l'alliée de la revanche. Et chez lui elle est si vivace et si forte qu'il avoue lui-même « qu'il avait beaucoup plus de peine à vaincre sa vivacité et la passion de la colère que toutes les autres ensemble, et que si Dieu l'eût destiné pour le monde, il eût été l'homme le plus terrible de son siècle [1]. »

Alors, pour ne pas retomber sous l'esclavage de Satan en cédant aux suggestions mauvaises qu'il entend au fond de lui, comme tant d'hommes, en plein usage de sa raison et en pleine possession de sa liberté, il renouvelle les vœux de son baptême, renonce pour jamais à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Oh ! non pas de bouche seulement, mais par sa conduite ; non pas avec cette demi-mesure qui tente de concilier dans la vie plaisir et devoir et qui laisse aux penchants mauvais toute leur force, mais en matant dans toutes ses manifestations cette concupiscence qui regimbe.

La concupiscence de la chair : jeune étudiant à Rennes et séminariste à Paris, il use déjà de tous les moyens et de tous les instruments de pénitence : jeûnes, haire, cilice, bracelet, disciplines, ceinture de crin ; missionnaire, il couche sur la paille, une pierre lui sert d'oreiller, et quand il descend de chaire, il se fait flageller jusqu'au sang par le Fr. Nicolas qui l'accompagne.

La concupiscence des yeux : il méprise les richesses, ce peu de terre jaune ou blanche, comme il les appelle avec dédain, et il choisit de vivre en s'abandonnant à la Providence. On lui donne quelques écus ? il les met dans la main du premier mendiant qu'il rencontre. Reçoit-il des habits neufs ? il s'empresse de les offrir à plus mal vêtu que lui. Quand il entre la première fois dans l'hôpital de Poitiers, les pauvres trouvent un air si minable à ce prêtre qui prie depuis plus de quatre heures dans leur petite église, qu'ils boursillent pour lui faire l'aumône.

L'orgueil de la vie : pour mieux le terrasser, dans ces veillées des morts qu'il accepte la nuit à Paris afin de subvenir à ses frais d'étudiant, il se plaît à découvrir la face des cadavres « et à considérer à loisir, dans leur laideur et leur difformité affreuses, le charme trompeur d'une jeunesse et d'une beauté évanouies et la folie de ceux qui s'en laissent enchanter. »

Ainsi libéré de la domination de Satan par le baptême, dégagé de la fascination de ses pompes et préservé de ses œuvres par cette guerre à la triple concupiscence, le voilà maître chez lui, il tient son âme en sa main, il peut disposer de lui-même.

Il en dispose : « Je me donne tout entier à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. »

Pesons bien tout le sens et toute la portée de ces paroles dans les écrits et dans la vie du Bienheureux.

Notre Seigneur se présente à nos regaads et à notre amour sous des aspects infinis. Une seule de ses perfections ou un seul de ses mystères suffit à saisir l'âme d'un saint qui en fait l'objet continuel de ses méditations et le centre de sa vie. Pour S. Paul de la Croix, c'est sa Passion ; pour sainte Marguerite-Marie, son Sacré-Cœur ; pour le P. Eymard, son Eucharistie. Qu'est-ce qui a surtout captivé le Bienh. de Montfort dans la divine personne de Jésus ? C'est qu'elle est la Sagesse éternelle et incarnée.

Rappelez-vous son livre : *L'amour de la Sagesse éternelle ;* sa congrégation de religieuses : *Les Filles de la Sagesse ;* ses lettres, ses cantiques, et surtout sa consécration : « Je me donne tout entier à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée. »

Que représente pour lui ce titre, sous lequel il soupire sans cesse après le Christ : *O Sagesse, venez ?*

Belle, mais vaste question, dont l'étude grandirait à nos yeux un Montfort trop peu connu, le Montfort contemplatif. Disons du moins, et d'après ses propres paroles, la réponse dernière à laquelle conduirait ce travail : « Voici, je crois, nous dit-il dans *L'amour de la Sagesse éternelle,* le plus grand secret du roi, le plus grand mystère de la Sagesse éternelle, la croix... Jamais la croix sans Jésus, ni Jésus sans la croix... La vraie sagesse... fait tellement sa demeure dans la croix que, hors d'elle, vous ne la trouverez point dans le monde, et elle s'est même tellement incorporée et unie avec la croix, qu'on peut dire avec vérité que la Sagesse est la croix et que la croix est la sagesse. » Qu'est-ce que la Sagesse éternelle et incarnée, dans la pensée du Bienheureux ? Ce qu'elle était dans la pensée de S. Paul : Jésus crucifié, la croix : « Les Grecs cherchent la sagesse, mais pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié,... la sagesse de Dieu ; car ce qui semble folie en Dieu est plus sage que tous les hommes. » Et maintenant vous devez comprendre la suite et tout le contenu de cette consécration : « Je me donne tout entier à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. »

Et faut-il vous montrer, après les héroïques mortifications que je rappelais tout à l'heure, comment il a vécu cette partie de sa consécration, cet amant passionné, ce désespéré de la croix, comme l'eût appelé Bossuet ? Il vit se fermer devant lui le cœur et la porte de ses directeurs et de ses supérieurs de séminaire ; il fut chassé des hôpitaux où il avait établi l'ordre et le bien-être ; parce qu'il avait fustigé le vice et l'hérésie, les hérétiques et les vicieux le frappèrent, le souffle-

[1] *Vie*, par Mgr Laveille, p. 19-20, à laquelle nous ferons de fréquents emprunts durant cette instruction.

tèrent, attentèrent à ses jours par le poison ; des évêques même, trompés par les Jansénistes, l'exilèrent de leurs diocèses qu'il avait remués et renouvelés.

Dans cette Passion si semblable à celle de son divin Maître, son âme exultait de joie ; il écrivait à une religieuse : « La meilleure marque qu'on est aimé de Dieu, c'est quand on est haï du monde et assailli de croix, c'est-à-dire... d'oppositions à nos volontés les plus saintes, de persécutions et de mauvaises interprétations de la part des personnes les mieux intentionnées et de nos meilleurs amis... Ah ! si les chrétiens savaient la valeur des croix, ils feraient cent lieues pour en trouver une, car c'est en cette aimable croix qu'est renfermée la sagesse véritable, que je cherche jour et nuit avec plus d'ardeur que jamais. » Et à sa chère fille spirituelle, Marie Louise de Jésus, la première Supérieure générale des Filles de la Sagesse : « Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison, que ces dons sont précieux, que ces mets sont délicats ! » Et encore : « Je vous souhaite une année pleine de combats et de victoires, de croix, de pauvreté et de mépris ! »

Il en est arrivé à ce point que ne plus souffrir lui est une souffrance : point de croix, quelle croix ! Et la croix, symbole adorable de son Jésus, il la plante bien droit sur la poitrine de ses religieuses, il l'attache bien en vue à la ceinture de ses missionnaires, il la dresse dans la première salle de la communauté de la Sagesse, il la fait porter processionnellement par les foules, il l'érige dans toutes les paroisses qu'il évangélise.

Sainteté austère ! Et peut-être sommes-nous tentés de dire avec les Juifs (Joan., VII, 61) : « *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* Cet enseignement est dur et qui peut l'écouter ? » Il faut répondre à cela qu'il y a des degrés dans la prédestination des âmes : « Il y a bien des demeures dans la maison de mon Père, » disait Notre-Seigneur. Pourtant, la vie chrétienne, non seulement portée jusqu'à l'héroïsme, mais même simplement dans ce qu'elle a de strictement obligatoire, est à base de sacrifice : vie chrétienne veut dire vie du Christ, et le Christ est un Jésus crucifié.

Et pourtant, admirez comme ce joug est léger aux épaules du Bienheureux ! Son visage baigne dans une auréole de paix, de bonheur, d'allégresse. C'est qu'au pied de la croix qu'il embrasse il y a Marie, et dans la mesure où Montfort s'identifie avec Jésus crucifié, elle reporte sur lui toutes les tendresses maternelles de son cœur.

II. — *Le consacré de la T. S. Vierge*

C'est qu'il est aussi son fils par la spéciale consécration qu'il lui a faite de tout lui même : *et filius ancillæ tuæ.* Après s'être donné tout entier à la Sagesse incarnée, il poursuit en effet : « Et afin que je lui sois plus fidèle que j'ai été jusqu'ici, je vous choisis aujourd'hui, ô Marie, en présence de toute la cour céleste, pour ma mère et maîtresse. Je vous livre et consacre en qualité d'esclave mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité. »

« Je vous choisis pour ma mère. » C'est le premier nom qu'il lui donne, c'est le premier rôle qu'elle remplit auprès de lui, et c'est bien sous ces traits qu'elle est sortie d'abord du cœur de Dieu, quand il résolut de l'introduire dans le plan du salut.

Aussi bien, voyez cette tendresse et ces attentions filiales qu'il lui témoigne. Tout enfant il veut prendre son nom à la confirmation et il fait réciter le chapelet à sa petite sœur Louise. Etudiant à Rennes, il va fréquemment lui rendre visite, surtout à l'église St-Sauveur, et c'est une joie indicible pour lui d'être fait congréganiste de la Vierge. A Paris, le séminariste est si modeste qu'on se demande comment il peut se conduire dans les rues, et pourtant il sait où toutes les images de la Sainte Vierge sont placées dans les carrefours et sur les portes des maisons et il ôte son chapeau pour les saluer. Il fonde parmi ses confrères la congrégation du Saint Esclavage. Il ne parle que de Marie ; il lit tous les livres qui parlent d'elle. Missionnaire, il fera passer cet amour dans les cœurs.

Et la Vierge lui rend amour pour amour. Que de fois, pendant ses missions, à Landemont, à Pontchâteau, à Roussay, etc., on le trouva en compagnie d'une belle dame blanche, le visage inondé de joie ! Et n'en doutez pas : il a éprouvé, en dehors de ces apparitions visibles de Marie, ce qu'il écrit dans son *Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge :* « Il est bien vrai que les plus fidèles serviteurs de la Sainte Vierge, étant ses plus grands favoris, reçoivent d'elle les plus grandes grâces et faveurs du ciel qui sont les croix ; mais je soutiens que ce sont aussi les serviteurs de Marie qui portent ces croix avec plus de facilité et de mérite et de gloire, et que ce qui arrêterait mille fois un autre ou le ferait tomber, ne les arrête pas une fois et les fait avancer, parce que cette bonne Mère, toute pleine de grâces et de l'onction du St-Esprit, confit toutes ces croix qu'elle leur taille dans le sucre de sa douceur maternelle et dans l'onction du pur amour, en sorte qu'ils les avalent joyeusement comme des noix confites, quoiqu'elles soient d'elles-mêmes très amères. »

Il fut son fils ; elle fut sa mère.

Et Marie est mère, m. f., non point par figure, par comparaison, par analogie, à cause de ses douceurs, de sa bonté, de sa miséricorde pour les hommes. Elle est mère dans toute la réalité de ce titre, par le fait que nous lui devons la vie, du jour où elle a accepté de devenir la mère de notre Sauveur. Et j'ajoute même qu'elle est mère avec une réalité beaucoup plus grande que ne l'in-

dique ce mot, car nos mots humains sont trop étroits pour contenir et exprimer dans leur plénitude les vérités de notre foi.

Réfléchissez un peu. La mère conçoit, engendre, élève son enfant, si bien que pendant toute cette période il dépend entièrement d'elle, jusqu'en son existence même. Mais vient un moment où l'enfant qui a grandi se suffit à lui-même : il peut voler, comme l'on dit, de ses propres ailes, gagner son pain, se choisir une carrière, se diriger dans la vie.

La maternité de Marie ne s'exerce pas une fois pour toutes. L'existence à laquelle elle nous engendre, la vie surnaturelle, n'est pas une vie que nous puissions jamais entretenir, accroître, développer par nos propres forces. Elle est divine et nous sommes hommes Il faut donc qu'elle nous soit conservée à tout instant par la grâce de Dieu. Et comme toutes les grâces nous viennent de Marie, c'est toujours que nous sommes dans son entière dépendance. On ne devient jamais adulte vis-à-vis de Marie ; on reste toujours enfant. Elle peut nous dire ce que Jésus déclarait de lui-même : « *Sine me, nihil potestis facere*. Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

Vous le voyez : Marie est notre mère, en vertu d'une réalité beaucoup plus profonde que la maternité ordinaire, par une véritable domination sur nos âmes, qui nous tient à tout instant dans sa dépendance. Et voilà pourquoi Montfort lui dit : « Je vous choisis pour ma mère et maîtresse. Comme Jésus est mon Seigneur par qui, avec qui et en qui je dois toujours agir, *per ipsum, cum ipso et in ipso*, vous êtes aussi ma Dame par qui, avec qui et en qui je dois toujours agir. »

Cette union continuelle à Marie fut le grand secret de sa sainteté et de son apostolat. Il écrit à tous ceux de Poitiers qu'il a prêchés et qu'il a ramenés à Dieu : « Avec Marie tout est aisé; je mets ma confiance en elle, quoique le monde et l'enfer grondent. C'est par Marie que je cherche et que je trouverai Jésus. » Dans ses luttes corps à corps avec le diable, qu'on retrouve pareilles dans la vie du S. Curé d'Ars, on l'entend distinctement qui s'écrie : « O Sainte Vierge, ma bonne Mère venez à mon secours ! »

Moyen de sa sanctification personnelle, c'est aussi celui de son apostolat. Il atteste dans son *Traité de la Vraie dévotion à la Ste Vierge*, qu'il a enseigné cette vie d'union à Marie, avec fruit, en public et en particulier, dans ses missions, pendant bien des années. Et ne disait-il pas que jamais pécheur ne lui avait résisté une fois qu'il lui avait mis la main au collet avec son rosaire ?

Le rosaire, il le prêchait et l'établissait dans toutes les paroisses où il donnait des missions, afin qu'il fût pour les âmes leur lien d'union à la T. S. Vierge. Et un jour qu'on le sollicitera de passer par Vallet : « Je n'en ferai rien, répondra-t-il, ils ont quitté mon rosaire. » Il témoignait ainsi hautement de la nécessité de la dévotion à Marie qui règne en souveraine maîtresse sur nos âmes, pour persévérer dans la vie chrétienne et assurer son salut.

Ainsi, c'est bien en se faisant le parfait serviteur de Marie qu'il est devenu le parfait serviteur de son fils, Jésus : « *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ*. Je suis votre serviteur et le serviteur de votre servante. »

* *

M. f., quoi qu'il puisse en paraître à première vue, à cause des rigoureuses mortifications et de la prodigieuse activité de ce missionnaire, sa vie s'offre à nous comme un parfait modèle de vie chrétienne, je veux dire, parfaitement adapté à l'idéal que nous avons embrassé personnellement au jour de notre communion solennelle. N'avons-nous pas juré : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je me donne tout entier à Jésus par Marie » ?

Si l'on ramène à ses éléments essentiels l'histoire de la vie intime de Montfort, elle tient tout entière dans cette formule, et les événements multiples qui la composent en forment seulement une illustration, très haute en couleur, certes, mais que tout chrétien peut et doit reproduire à la mesure de sa prédestination.

C'est si vrai que le Bienh. de Montfort appellera cette consécration qu'il a prêchée et vécue : une parfaite rénovation des vœux du baptême.

Qu'il nous entraîne donc sur ses traces, ce géant de la sainteté, et de si loin que nous le suivions, soyons sûrs que nous sommes en bonne voie, dans la voie chrétienne. Voilà, m. f., la leçon que nous donne la sainteté de Montfort. C'est celle que nous rappellent ses statues, qui le figurent toujours avec la croix et le rosaire ; c'est celle que nous avons entendue en feuilletant ses écrits et en parcourant sa vie ; c'est celle qu'il donnait encore au moment de mourir. Couché sur la paille qui lui servait de lit, d'une main il tenait son crucifix et de l'autre sa statuette de la Sainte Vierge, et il chantait de toutes les forces qui lui restaient encore :

Allons, mes chers amis,
Allons en paradis !
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux !

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

(30 avril)

SON UNION AU CHRIST

Mes frères,

Sienne fait partie de l'itinéraire d'un pèlerinage à Rome. Ce qui nous y attire, ce n'est pas seulement le domino blanc et noir de sa cathédrale, sa bibliothèque Piccolomini, sa Piazza del Campo. C'est encore et surtout, sur la pente d'une des trois collines qui portent la ville, la maison de cette sainte Catherine dont le nom est indissolublement associé à sa ville natale, comme celui de S. François à Assise.

Sans connaître à fond sa vie, on a si souvent rencontré son nom qu'on l'aime. Elle est une des

plus belles fleurs de la sainteté, une des brillantes parures de l'Eglise. Il suffit de ce parfum et de cet éclat pour en faire excellemment une sainte catholique, chérie de tous les peuples.

En sa fête, nous aurons plaisir à entendre sa belle histoire. Plaisir et profit. Car si elle atteste une évidente élection de Dieu, elle donne aussi l'exemple d'une docile correspondance à tous les bons plaisirs du Seigneur. C'est une de ces vies où l'union de l'âme à Dieu s'exprime au mieux sous l'image de noces mystiques. Nous suivrons étape par étape, dans l'existence de sainte Catherine, *la fiancée du Christ, son mariage spirituel, la femme forte* au service des intérêts de son époux. Il semble que sa vie soit inséparable de cette atmosphère mystique où elle baigne de ses débuts à sa fin.

I. — *La fiancée du Seigneur*

Elle vient au monde le dimanche des Rameaux 1347, au foyer du teinturier Benincasa qui comptera vingt-quatre enfants.

Des deux jumelles Giovanna et Caterina, le Seigneur se choisit Catherine. Il y avait déjà sur elle des signes d'élection. Petite fillette de quatre ans, c'était chose étonnante de la voir monter à genoux l'escalier de la maison en babillant à chaque degré son *Ave Maria*.

Car Sienne est « la Cité de la Vierge ». En ce temps-là, chaque soir, le magistrat de la ville remettait à Marie les clefs de la cité. Il les déposait devant le tableau de la Madone, peint en 1308 par Puccio de Buoninsega.

Mais, un jour, un événement qui engagera toute sa vie va se produire, comme plus tard d'autres vies d'enfants bénis, telle la vie de sainte Bernadette ou de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Elle n'a que six ans. Elle rentre en ville, en compagnie de son frère Stefano. Soudain, à un détour du chemin, elle s'arrête, elle regarde, elle fixe, immobile, quelque chose dans la direction de l'église des Dominicains. Au dessus de l'église, c'est le Christ qui lui apparaît, paré en évêque, accompagné de trois apôtres, et dont la main droite levée la bénit. Cette vision ne s'effacera plus de son souvenir. Elle marque pour elle comme des fiançailles spirituelles. Jésus n'a rien dit ; il l'a regardée comme il fit pour le jeune homme de l'Evangile. Cela suffit. Jésus l'a choisie.

Et désormais la pieuse petite Catherine, qui montait l'escalier de la maison en disant son chapelet, ne va plus vivre que pour son fiancé. Par ses prières, ses jeûnes, ses veilles, son apostolat, elle le rejoint incessamment. Il lui prend même la fantaisie, comme plus tard à sainte Thérèse, de faire autour d'elle la solitude pour le mieux posséder, et, avec une cordelette pour discipline, elle veut rejoindre les ermites du désert égyptien. Mais son père la ramène à la maison.

Sa mère, en effet, songe pour elle à un autre fiancé. Peut être même obtient-elle de sa fille assez de coquetterie pour que la sainte s'en accuse toute sa vie comme de « son grand péché ». Mais un jour elle rompt héroïquement et laisse tomber sa chevelure, à la colère de sa mère : « Malheureuse fille, tu as coupé tes cheveux pour faire échec à notre volonté ; mais que tu le veuilles ou non, il faudra qu'ils repoussent. Dût le cœur t'en crever, tu prendras un mari ! »

Ses voix et sa volonté triompheront. N'a-t-elle pas entendu S. Dominique lui dire en songe : « Un jour, tu porteras mon habit » ? Si bien que le teinturier Benincasa, après une dernière lutte, cède et conclut : « Ma fille, fais ce que Dieu te demande. »

Ce que Dieu demande est bien austère. Mais la voici à la veille de devenir officiellement l'épouse du Christ. Dans la maison paternelle elle obtient un misérable réduit qui devient sa cellule. Puis elle revêt enfin l'habit des Tertiaires de S. Dominique, les *Mantellate* comme on les appelle. Surtout elle en pousse la rigueur jusqu'à l'héroïsme : un seul repas par jour vers les trois heures, et un léger sommeil à l'aube sur un oreiller de brique ou de bois : et c'est tout ce que concède au corps sa prière de jour et de nuit. Aussi l'Epoux allait venir.

II. — *Les épousailles mystiques*

Catherine avait vingt ans. Cette dernière journée de carnaval 1367, Siennois et Siennoises enterraient joyeusement la vie plus large avant le long carême. On dansait sur les places ; on buvait dans les tavernes. C'est l'heure que Jésus choisit pour apparaître à la jeune *Mantellata*.

Il avait avec lui tout un cortège : la Vierge, sa mère, S. Jean, le disciple vierge, S. Paul, le grand apôtre, et le prophète David, le chef du chœur et qui jouait de la harpe.

La Sainte Vierge, puisqu'elle est le trait d'union entre Jésus et les âmes, plaça la main de Catherine dans la main de son Fils. Au doigt de son épouse Jésus passa un anneau d'or. Et il prononça ces paroles d'alliance : « Moi, ton Créateur et ton Sauveur, je t'épouse dans la foi qui ne recevra aucune atteinte jusqu'au jour où je t'épouserai dans le ciel. Ne crains rien, accomplis mes desseins. Tu vaincras tous mes ennemis. »

Une nouvelle vie va commencer pour Catherine, celle de la femme forte au service de son époux.

Mais, avant de passer à cette vie active qui de Sienne va s'étendre à toute l'Eglise, comment ne pas remarquer ce qu'ont d'étrange à première vue les paroles de Jésus : « Je t'épouse dans la foi » ? Chez la plupart des saints et des saintes, le mariage spirituel apparaît comme l'union dans la charité parfaite. Avec sainte Catherine, il se fait dans la foi [1].

En effet, ses visions, qui sont sa vie quotidienne, n'empêcheront pas que l'assaillent les tentations, même les plus impures. Elle se jettera au pied du crucifix et se plaindra à son Epoux : « Où étiez-vous, mon doux Seigneur, tandis que je me débattais parmi ces horreurs ? — J'étais dans ton cœur, » répondait Jésus.

[1] Voir à ce sujet : R. P. Lemonnyer, O. P., *Sainte Catherine de Sienne* (1347-1380), Paris, Lecoffre.

Et surtout n'allait-elle pas devenir par son *Dialogue* la lumière de toute une famille spirituelle qui n'aura plus seulement pour patrie Sienne et la Toscane, mais l'univers entier ? Elle aura pour fils aînés Raymond de Capoue, son confesseur, guéri miraculeusement de la peste et qui écrira un jour la *Légende majeure de Sainte Catherine ;* le doux poète Neri de Landoccio qui disait d'elle avec amour : « Si elle possède une doctrine infuse, c'est une femme aussi, une maman, *una dolcissima mamma* » ; Barduccio qui nous a raconté sa mort. Mais sa famille s'agrandira après son trépas et se multipliera sous toutes les latitudes, conquise par ce livre où elle « a écrit son cœur, » où le mot de Dieu, a-t-on dit, est « *miséricorde* » et le mot de l'âme humaine « *obéissance dans l'amour* [1]. »

Le jour des noces mystiques, le Seigneur avait dit à son épouse : « Ne crains rien, accomplis mes desseins. Tu vaincras tous mes ennemis. » Quelques années plus tard, en 1370, l'année des grandes visions et des missions diplomatiques, ces desseins se précisent : « Tu iras trouver les princes et les grands... Tu t'en iras de ville en ville, vers les grands, vers les laïques, les clercs ou les religieux ; je te mettrai en présence des pontifes, des princes, des prélats. Je te donnerai des paroles et une sagesse auxquelles on ne résistera pas. La faiblesse que tu représentes aux yeux du monde confondra la superbe des forts. »

C'est là qu'il nous faut voir maintenant à l'œuvre la femme forte, forte de la puissance de Dieu.

III. — *La femme forte*

Il y a en effet à cette époque grande pitié en Italie et dans l'Eglise. L'Italie est alors « l'auberge des douleurs » (Dante) et l'Eglise gémit de l'exil de son chef en Avignon. Toute l'œuvre de sainte Catherine va être de pacifier sa patrie et de faire rentrer le pape à Rome.

A Pise comme à Florence, elle entremet son rôle de médiatrice au milieu des luttes entre Guelfes et Gibelins qui partagent en deux camps toutes les villes italiennes. Elle agit sur le ciel à force de prières ; elle force les cœurs à coups de miracles. On ne peut s'empêcher de songer à une jeune fille de chez nous qui lui ressemble par tant de côtés et qui a refait, elle aussi, l'unité française, à Jeanne d'Arc notre libératrice.

Mais la grande tâche, c'est de ramener le pape à Rome. Tâche ardue. Depuis tant d'années les papes et leur cour ont été si souvent en butte aux sautes d'humeur du peuple romain et des nobles, que l'exil semble bien doux sous le ciel d'Avignon, aux bords du Rhône.

Catherine écrit à Grégoire XI. Elle le fait avec une sainte audace : « Si jusqu'à présent vous n'avez pas été bien ferme, je vous conjure d'agir désormais en homme, en homme courageux, et de suivre le Christ dont vous êtes le vicaire. Retournez à Rome. »

[1] Renée Zeller, *Sainte Catherine de Sienne* (collection « Les Pèlerinages »).

On s'étonne presque de cette hardiesse qui dicte des ordres. C'est que sainte Catherine souffre des malheurs de l'Eglise comme de la passion du Christ. « L'Eglise n'est pas autre chose que le corps du Christ, » déclare t elle. Aussi ne se contente-t-elle pas d'écrire. Elle part pour Avignon. Et là encore on songe au départ de notre Jeanne et à son arrivée à Chinon.

Car ce qu'il lui faut vaincre surtout, c'est l'entourage du pape. Les cardinaux ne se soucient guère de rentrer à Rome. Pourquoi s'exposer aux caprices romains, quand ils possèdent en Avignon le calme et la tranquillité ?

Mais Catherine n'est que la messagère de Dieu. Dieu met sur ses lèvres les paroles qui décident et en 1377 Grégoire XI rétablissait la papauté à Rome.

La sainte rentre dans l'ombre, dans sa chère ville de Sienne. Mais c'est pour peu de temps. Car une crise plus aiguë se déclare soudain : un schisme dans l'Eglise du Christ. A la mort de Grégoire XI, par le fait des cardinaux divisés, deux papes se trouvent en présence : Urbain VI et Clément VII.

Alors la sainte reprend du service, jusqu'au jour où, épuisée, elle s'offre pour l'Eglise : « Trinité sainte, je vous offre ma vie pour la réforme de l'Eglise. » C'était le 30 avril 1380. Elle avait 33 ans, 33 ans comme son époux qu'elle avait si bien servi.

* *

Certes, de prime abord, sainte Catherine de Sienne nous apparaît comme un de ces sommets de sainteté qui effrayaient sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus... et qui nous effraient. Sa mortification de fiancée du Christ n'a-t-elle pas de quoi décourager les bonnes volontés ? Son union mystique dans la foi n'est-elle pas pour rebuter notre petite confiance en la Providence, toujours portée à l'incriminer dès que nous sommes dans les tracas et les difficultés ? Son action de femme forte au service de son Seigneur, dans son pays et dans l'Eglise, ne semble t-elle pas de trop grande envergure pour nos ailes ?

Evidemment sainte Catherine de Sienne est une vocation extraordinaire. Dieu ne fait pas tous ses saints sur le même modèle. Mais il donne aux plus grands d'attirer et d'aider les plus petits.

La preuve, n'est-ce pas cette sympathie qui attire vers une sainte Catherine, comme elle attire vers un S. François d'Assise, ces milliers d'âmes qui veulent au moins s'inspirer de son esprit et se mettre à son école ?

Que ces grands saints ont de condescendance pour notre faiblesse ! Ecoutez par exemple sainte Catherine qui conseille à chacun d'agir avec mesure, comme faisait déjà S. Paul : « Qu'on donne un lit, disait-elle à ses *Mantellate*, à celui qui ne peut dormir à terre et quiconque ne peut s'agenouiller pour prier doit s'asseoir ou même se coucher. » Et qu'elle devait être bonne, puisque le cher poète, son disciple, l'appelait une très douce maman, *una dolcissima mamma !*

Ne nous laissons donc pas effrayer au premier aspect gigantesque de cette existence. Inspirons-nous ce ce qui peut s'adapter à notre vocation : son amour ardent du Christ et de son Eglise. A notre époque qui se déroule sous le signe du Sacré-Cœur et où retentit l'appel à l'Action catholique, il semble bien que nous pouvons trouver dans la vie de la grande et douce Siennoise les enseignements et les encouragements les plus opportuns.

Nous lui demanderons donc de détacher notre cœur de la créature pour qu'il se laisse séduire par celui dont elle disait : « Mon Christ est un bel arbre d'amour; pour goûter ses fruits, il faut s'élancer à travers les épines, » et nous lui demanderons encore de servir comme elle à notre rang cette Eglise, qui n'est autre que le corps du Christ, suivant sa belle parole que je vous ai rappelée, et pour laquelle elle a offert et consumé sa vie. Ainsi soit-il.

POUR L'INAUGURATION D'UN CALVAIRE

LA CROIX, EMBLÈME DE LA CONSOLATION ET DE L'ESPÉRANCE

Mes frères,

Ma première parole en cette chaire sera pour applaudir à l'heureuse pensée qui a voulu ériger sur le sol de cette paroisse, tout près de l'entrée de votre cimetière, en face de votre monument aux morts de la guerre, un Calvaire.

Qu'est-ce qu'un Calvaire? Si je posais cette question à un incrédule, il me dirait : « C'est une croix sur laquelle est cloué un cadavre. » Pour nous, qui sommes chrétiens, c'est plus que cela. Ce cadavre, ce n'est pas celui d'un homme : c'est le cadavre d'un Dieu, d'un Dieu qui s'est fait homme, qui a voulu souffrir et mourir pour notre salut. Cette croix, c'est l'instrument de la souffrance divine par laquelle nous avons été rachetés. C'est pourquoi la croix du Calvaire, sur laquelle est mort le Christ Jésus, reste depuis vingt siècles et restera toujours pour nos cœurs humains l'emblème d'une divine consolation et d'une sublime espérance.

Et n'a-t on pas besoin de consolation, besoin d'espérance, quand on entre ou quand on sort d'un cimetière, quand on conduit à sa dernière demeure l'être aimé que la mort a trop tôt ravi, ou quand on est allé prier sur une tombe trop tôt fermée et qui reste muette à tout appel? Oui, dites-moi, n'a-t on pas besoin de consolation et d'espérance? Au nom de tous ceux qui passeront sur ce chemin avec un cœur douloureux et meurtri et qui lèveront les yeux vers la croix sainte du Christ que vous avez édifiée pour y trouver la consolation et l'espérance, je vous dis : « Merci ! »

Pourquoi donc la croix est-elle symbole de consolation et d'espérance? Parce qu'elle nous prouve l'amour de Dieu pour nous, ses créatures. Dieu nous a aimés au point qu'il s'est fait homme et qu'il a voulu mourir sur la croix pour nous sauver. Et cette Rédemption a demandé au cœur de Dieu des larmes, du sang et de l'amour. Ces larmes, il les a versées sur la croix. Ce sang, il l'a répandu sur la croix. Cet amour infini, il l'a manifesté par la croix.

Ce que dit la croix, c'est que Dieu nous aime, et voilà ce que je veux vous montrer très simplement dans cette allocution.

I. — *Dieu a voulu souffrir et mourir pour nous*

Il y a eu un grand malheur dans la vie de notre pauvre humanité. Par la désobéissance de notre premier père, nous avons péché contre Dieu.

Mais Dieu, c'est l'être par excellence, c'est la vérité, le bonheur, la vie. En nous détachant de Dieu, nous sommes retombés sur nous-mêmes et nous avons roulé vers le néant, l'erreur, vers la souffrance, vers la mort, dans un abîme d'où, tout seuls, en dépit de tous les repentirs et de toutes les larmes, on ne remonte jamais.

Nous avons péché contre Dieu ! Qui pourra réparer l'outrage et combler l'abîme? Nous sommes réduits à une honteuse servitude, puisque nous sommes devenus les esclaves du démon, enchaînés par le péché et captifs de la mort. Qui pourra nous délivrer? Nous avons été dépouillés de nos droits à l'héritage céleste et exilés sur une terre étrangère. Qui pourra nous les reconquérir et nous rouvrir les portes de la véritable Patrie?

Notre humanité — songez-y, m. f., songez-y quelquefois — a vécu des siècles et des siècles dans l'attente anxieuse de cette délivrance. Elle la désirait, elle l'espérait, confiante dans les promesses divines.

Mais elle ne savait pas, elle ne pouvait pas savoir tout ce qui se cachait dans les décrets divins. Elle ne savait pas, elle ne pouvait pas savoir qu'au jour même de la chute, au sein de la Trinité, la Sagesse incréée, le Verbe de Dieu engendré de toute éternité, avait parlé à son Père : « Vous ne voulez pas, ô mon Père, pour l'indigne offense faite par l'humanité à votre Divinité, vous ne voulez ni de grossiers sacrifices ni d'inutiles holocaustes. Mais je puis vous dire : Me voici ! Me voici pour sauver la créature sortie de vos mains, l'homme pécheur et malheureux, que vous aviez fait à votre image et à votre ressemblance, que vous avez aimé et que vous aimerez encore, quand il aura été réconcilié avec vous par mon sang. »

Ah ! si l'humanité avait pu entendre cette prière du Fils à la Majesté du Père et le *oui* divin qui, en acceptant l'offrande, préparait le pardon, elle aurait peut-être osé interroger son Sauveur, lui dire la parole humaine qui devait être prononcée à l'heure de l'Incarnation : « Comment cela pourra-t-il se faire? O Fils de Dieu, comment me sauverez-vous du péché, moi, humanité coupable? Comment me sauverez-vous de la mort, moi, humanité mortelle? »

Et le Fils de Dieu aurait répondu : « Par la souffrance ! Me voici ! Je viens, moi, la Divinité infinie, je viens m'unir à toi, humanité coupable. Je

viens vivre et mourir pour toi. Ma Passion commencera avec ma vie et se consommera avec elle. Je serai ton Sauveur sur la paille de l'étable où je vais naître et sur le bois de la croix où j'irai mourir. »

Le Christ, m. f., a voulu nous sauver par la souffrance...

Vous aurez beau chercher parmi tous les moyens de salut que peut inventer l'activité humaine, je vous défie d'en trouver jamais un où la souffrance n'entre pas comme élément. Sauver, c'est souffrir, et souffrir, c'est sauver. Ces deux mots-là sont comme synonymes. Quiconque veut sauver doit souffrir. Quiconque souffre peut sauver.

La souffrance ! Je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est. Tous, autant que vous êtes ici et quel que soit votre âge, votre fortune, votre situation sociale, vous savez ce que c'est de souffrir. Il y a eu un certain moment dans votre vie où, atteints soit par la maladie ou par une blessure, soit par le chagrin ou par l'angoisse, vous avez jeté ce cri plaintif : « Je souffre ! » Je souffre, cela veut dire : j'ai mal, je suis malheureux. Car souffrir, en termes vulgaires, c'est cela : c'est avoir mal et c'est être malheureux.

Notre-Seigneur a voulu souffrir et il a volontairement souffert.

Il a voulu souffrir, car souffrir ce n'est rien, souffrir n'expie rien, sans l'acceptation de la souffrance. La mort même n'a aucune valeur, si on ne veut pas mourir.

Et c'est pour nous qu'il a souffert, c'est pour nous qu'il est mort sur la croix, pour nous racheter, pour nous délivrer, pour nous sauver, pour nous rendre à la liberté, à la grâce, à la vie, au bonheur éternel... en un mot, pour nous rendre à Dieu, son Père et notre Père.

II. — *Des larmes, du sang et de l'amour*

Racheter l'humanité coupable, c'était une grande œuvre. Comme toutes les grandes œuvres, elle a demandé au cœur du Christ trois éléments : des larmes, du sang et de l'amour.

1. Des larmes ! Oui, Notre-Seigneur a pleuré. Ses yeux si beaux toujours éclairés par une divine lumière, se sont voilés du brouillard de la douleur qui étreignait son âme.

Notre-Seigneur a pleuré sur son ami Lazare, devant le tombeau qui en gardait le cadavre déjà décomposé. Ces larmes, c'étaient les larmes de l'amitié, les larmes des affections sincères, frappées par la mort.

Il a pleuré à Jérusalem, en voyant les malheurs qui allaient fondre sur elle, cité infidèle, ignorante de ses destinées et meurtrière de ses prophètes. Ces larmes, c'étaient les larmes du patriotisme, atteint par le malheur de tous.

Il a pleuré à l'heure suprême de la croix. Là, prêtre éternel, souverain sacrificateur et innocente victime tout à la fois, il s'est offert lui-même en sacrifice, pour racheter le monde du péché et de la mort. Ces larmes, c'étaient les larmes de l'amour. Son cœur les a versées sur la trahison de Judas, sur le reniement de S. Pierre, sur l'abandon de ses disciples, sur le mépris dont son sacrifice divin serait l'objet.

Ces larmes, c'est la croix sainte du Calvaire qui les a reçues. Dressée devant vous, cette croix vous dira : « Le Christ a pleuré sur moi. J'ai été mouillée par les larmes d'un Dieu. »

2. Dans l'œuvre divine de la Rédemption, aux larmes du Christ s'est mêlé son sang.

Le sang ! O mères qui m'écoutez, à l'enfant que vous portez en vous, que donnez-vous de meilleur en lui donnant la vie ? Votre sang ! Parents, frères, sœurs, cousins, qui crée et qui maintient entre vous les liens de l'affection familiale ? Qui fait le ciment indestructible des races ? Le sang. Soldats, qu'avons-nous donné généreusement, sans marchander, quand il s'est agi du salut de la Patrie ? Notre sang.

Le sang ! Toute rédemption se fait par le sang. A la question du prophète : « A quoi servira mon sang ? » S. Paul a répondu : « Sans effusion de sang, pas de pardon ! »

Il fallait donc du sang pour racheter le monde. Or, suivant le mot de l'apôtre : « Le sang des taureaux et des boucs immolés à Dieu ne pouvait effacer les péchés du monde. »

Il fallait du sang, le sang d'une victime sans tache, un sang divin qui marquât les âmes d'un signe éternel.

Du sang ! Mais une goutte de ce sang divin avait une valeur infinie pour la rédemption du monde.

Oui, mais elle risquait d'être méconnue, méprisée même par l'humanité.

Le Christ a voulu donner son sang, tout son sang, dans une mort d'opprobre et de souffrance. Il a voulu s'immoler et la croix fut son autel. Cloué sur le bois infâme, les pieds percés et les mains trouées, tout meurtri et couronné d'épines, il s'est dressé sur le Golgotha, au-dessus du monde, les bras longuement étendus pour embrasser l'espace et le temps dans une étreinte toute sanglante, pour pardonner à l'humanité et pour nous sauver, nous qui, sur la route des siècles, suivons sa trace éternelle et divine.

3. Pour nous sauver, il a fallu un amour infini.

Dieu a aimé. Dans un élan d'amour dont lui seul est capable, il a jeté dans la réalité cet admirable univers où nous vivons. Puis dans cet univers, il a choisi une parcelle où il a semé la vie. Il a créé une race d'êtres à l'image de la sienne. L'amour, voilà la grande explication de la création du monde.

Cet amour divin est allé plus loin. Je vous l'ai dit, à peine créés nous avons péché contre Dieu. Pour nous réconcilier avec notre Père, pour guérir notre misère et nous rendre nos espérances perdues, le Verbe divin s'est fait chair. Pour nous prouver combien il nous aimait, il a revêtu la forme de l'esclave, il s'est soumis volontairement à l'implacable loi du travail, il a pris sur ses épaules le fardeau des misères humaines. L'amour,

voilà la grande explication de l'Incarnation divine.

Cet amour est allé plus loin, toujours plus loin. « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Cette parole du Christ n'a jamais été démentie.

Cette preuve, Notre-Seigneur a voulu la donner. Pour nous sauver, il s'est volontairement livré à la mort la plus atroce, la mort sur le gibet, la mort dans la souffrance et dans l'ignominie de la croix. Cloué sur ce bois d'infamie, il s'est élevé au-dessus des horizons de la terre. Il a ainsi offert à l'humanité de tous les siècles et de toutes les patries le spectacle de son amour infini, pour obtenir en retour, des générations rachetées par son sacrifice, une prière de reconnaissance et un geste d'adoration, pour être aimé. L'amour, voilà la grande explication de notre Rédemption.

Et cet amour, mieux encore que tous les mondes créés, mieux encore même que le Christ incarné et vivant, c'est la croix qui le manifeste, c'est la croix qui le proclame. Chacun d'entre nous, nous pouvons dire avec S. Paul : « Le Christ m'a aimé et il est mort pour moi, » ou bien avec Pascal : « Sur la croix, le Christ a versé telle larme, telle goutte de son sang pour moi, pour moi, pour mon salut et mon éternel bonheur. »

* *

M. f., vous qui gravirez le chemin qui monte vers votre cimetière, peut-être derrière la dépouille mortelle d'un être cher, peut-être pour aller porter à vos morts l'hommage de votre prière, vous qui passerez près de ce Calvaire avec une âme douloureuse, entendez la parole du poète :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure...

Oui, venez à lui !... Car il vous appelle : « Vous tous qui succombez sous le poids de vos chagrins, venez à moi ; je vous soulagerai, je serai la force de votre faiblesse, votre courage et votre espérance. »

Venez à lui ! Arrêtez-vous près de lui, regardez-le !... Vous souffrez, vous pleurez, votre cœur saigne, il est blessé au plus intime de ses sentiments. Regardez ce Christ : il a souffert, il a pleuré, il a saigné, il vous aime. Dieu veut être votre consolation et votre espérance. Au fond de vous-mêmes tout s'apaisera, tout se fondra dans une douceur plus grande. Au bord du sombre et mystérieux abîme de la mort, le céleste revoir vous apparaîtra, avec les promesses éternelles, avec toute la radieuse certitude d'une éternité de bonheur...

O Croix sainte du Christ notre Sauveur, sois la consolation de ceux qui graviront ce chemin avec un cœur douloureux et donne-leur la sainte et invincible espérance, l'espérance qui fait l'amour plus fort que la mort ! Ainsi soit-il.

POUR LE PATRONAGE DE S. JOSEPH

I

NOS MOTIFS DE CONFIANCE ENVERS S. JOSEPH

Sancte Joseph, protector noster, ora pro nobis.
S. Joseph, notre protecteur, priez pour nous.

Mes frères,

Quelles sont les qualités que doit posséder celui que l'on choisit comme protecteur ?

On veut d'abord qu'il soit puissant. Cela se comprend. On est faible, on sent qu'on a besoin de secours : dès lors, il est naturel qu'on ne s'attache qu'à celui qui peut aider.

Mais outre le pouvoir, on veut aussi qu'il ait le vouloir : car, de quoi servirait-il à un nécessiteux de se confier à un riche, si celui-ci ne voulait pas lui communiquer de son superflu ?

Voilà ce que les gens du monde ne manquent pas de considérer, quand il s'agit d'assurer la réussite de leurs affaires temporelles. Mais il arrive qu'ils trouvent rarement quelqu'un qui remplisse ces deux conditions.

Les chrétiens, au contraire, n'ont que l'embarras du choix. Le ciel leur offre une infinité de protecteurs, jouissant tous d'un grand crédit et ne demandant qu'à l'exercer en notre faveur.

Apparaissez entre tous, ô S. Joseph, car vous êtes le protecteur par excellence. Après Marie, vous êtes celui entre les mains de qui nous pouvons le mieux placer nos intérêts spirituels : il est en effet permis d'affirmer de vous, en une certaine mesure, que vous êtes la toute-puissance suppliante.

Et sur quoi se base notre foi, pour accorder un pouvoir si extraordinaire à cet humble artisan, à cet homme si modeste, qui passa sa vie dans l'obscurité ? Ah ! c'est sur des motifs bien solides.

I

Le crédit des saints, dans le ciel, est en proportion du degré de sainteté où ils sont parvenus.

Or qui pourrait concevoir la sainteté de S. Joseph ? La mission qu'il avait à remplir demandait qu'elle fût exceptionnellement éminente, et pouvons-nous croire que son Fils adoptif n'ait pas obéi à son devoir de piété filiale, pour l'élever au plus haut point de perfection qu'un homme puisse atteindre ? Par conséquent, quelle ne doit pas être la puissance d'intercession de S. Joseph au ciel !

S. Joseph a été le gardien de Jésus pendant les années de son enfance. Avec quelle sollicitude, avec quelle tendresse il a veillé sur cet Enfant, dont il connaissait l'origine et la mission divines ! Pour le défendre, pour fournir à sa subsistance, il n'y a pas de peine, de labeur, de sacrifice qu'il se soit épargné. Par là donc Jésus a contracté une première dette envers lui.

Mais s'il est vrai que l'on regarde comme fait à soi-même le bien fait à ceux que l'on aime, Jésus en a contracté une seconde, par suite de l'affection tendre et des soins paternels dont Joseph n'a cessé d'entourer Marie, sa sainte mère. Dès lors, comment voulez-vous qu'il ne lui paie pas maintenant ses dettes de reconnaissance, en lui déléguant un pouvoir sans limites ?

D'ailleurs Jésus, Marie, Joseph ont formé ici-bas, durant un certain nombre d'années, une famille, la plus belle qui se puisse imaginer, une famille vraiment idéale, qui rappelle, toute parité cependant mise à part, la famille céleste de la T. S. Trinité. Et croyez-vous que les liens puissent en être rompus à présent ? Non, elle subsiste encore : le ciel ne fait que perfectionner ce que Dieu a établi sur la terre. Mais ici-bas S. Joseph commandait ; par conséquent, là-haut, son autorité reste encore tout entière.

C'est donc une doctrine établie d'une manière définitive et sans réplique possible, que S. Joseph jouit auprès de Jésus d'une puissance d'intercession qui n'essuie pas de refus.

II

Maintenant qui douterait de sa bonté ? Est-il bien nécessaire d'en donner les preuves ?

Nous ne pouvons pas supposer que Jésus ne se soit plu à l'orner de toutes sortes de beautés morales. Plus on doit entrer en communication intime avec lui, plus il s'applique, pour ainsi dire, à se préparer des vases d'élection. Or, de quelle séduction est la bonté dans l'âme humaine ! Par suite, S. Joseph a dû la posséder au suprême degré.

Ce qui a coutume de la développer dans les cœurs, c'est d'avoir souffert soi-même. Alors on est naturellement porté à avoir pitié des infortunes d'autrui, à les secourir. Mais qui nous dira les souffrances qu'a endurées ce saint Patriarche ! Tous les amis de Jésus ont à souffrir : c'est par cette voie royale qu'il les conduit. A ce titre, S. Joseph y a marché plus que tout autre : voilà pourquoi il est le plus compatissant des protecteurs.

De plus, il n'est pas possible qu'il ait passé une partie de sa vie aux côtés bénis de Jésus et de Marie, sans ressentir leur influence. Dans quel rayonnement de vertu il a vécu ! Mais surtout comme son âme a dû s'ouvrir à cette vertu de la bonté, dont il voyait continuellement autour de lui les plus belles manifestations ! Au contact journalier de la bonté, il est devenu lui-même indiciblement bon.

Enfin si Marie, à cause du rôle qu'elle a eu dans le mystère de la Rédemption, est notre Mère selon la grâce et en a pris en toute vérité les sentiments, S. Joseph, dont le rôle dans ce grand œuvre a été aussi très considérable, ne doit-il pas être appelé notre père adoptif et peut-il se faire qu'il n'ait pas pris envers nous les sentiments de bonté et d'amour qu'un père a pour ses enfants ?

Donc S. Joseph, en même temps qu'il a la puissance, est aussi la bonté même : nous ne pouvons pas plus douter de l'une que de l'autre.

III

Or à qui applique-t-il les effets de ces deux glorieuses et salutaires prérogatives ?

1. D'abord à la défense de l'Eglise. C'est justice : elle mérite d'exciter ses principales préoccupations. L'Eglise est la continuation parmi nous de la personne du Christ, elle forme même, dit S. Thomas, comme une seule personne avec lui. En la défendant, S. Joseph continue donc sa mission première et il s'en acquitte avec le même zèle. Mieux encore que le premier Joseph ne mit l'Egypte à l'abri du fléau qui la menaçait, il la protège, et contre les attaques du démon, dont la haine ne se repose jamais, et contre la malice des hommes, aveuglés qu'ils sont par leurs passions, et contre les défaillances mêmes de ses propres membres. Sa sollicitude s'étend à tout et nous pouvons nous confier à elle, comme les passagers sur la mer se confient à un habile pilote.

Mais ici une objection monte d'elle-même aux lèvres. Comment, dans la situation actuelle de l'Eglise, peut-on dire encore que S. Joseph veille sur elle ? Il y a de longues années qu'il a été proclamé patron de l'Eglise universelle et que, au retour de chaque mois d'octobre, on lui adresse chaque jour une ardente supplication pour implorer son patronage, et cependant l'Eglise est toujours loin d'entrevoir une ère de tranquillité, elle est toujours en butte aux attaques des puissances des ténèbres.

C'est vrai : les épreuves pour elle succèdent aux épreuves. Mais cet état de guerre, n'est-ce pas ce qui lui a été prédit par son divin Fondateur ? Puis, qui nous dit que ces épreuves ne sont pas des châtiments mérités par nos infidélités ? Ou bien qui nous dit que ce ne sont pas des grâces de miséricorde, destinées à nous purifier, comme le fer se purifie dans la fournaise ?

L'empire du mal semble ne plus connaître de bornes... Cependant, au milieu des ténèbres qui s'accumulent, brillent quelques rayons d'espérance : attachement croissant des évêques, du clergé, des fidèles au successeur de Pierre, recrutement, malgré tout, du sacerdoce et des familles religieuses, extension de la foi dans les pays infidèles, liberté largement accordée par quelques peuples jeunes et à qui l'avenir semble appartenir, conversions nombreuses, éclatantes, soit dans les rangs de ceux qui ne croient pas, soit parmi les sectes séparées de l'Eglise, réveil du sentiment religieux, notamment parmi la jeunesse intellectuelle, persécutions héroïquement supportées au cri de : « Vive le Christ-Roi ! » Voilà certes des signes qui montrent surabondamment que l'Eglise est vivante. Or cette vitalité, après Jésus, après Marie, c'est à Joseph qu'elle la doit.

2. Mais outre cette protection générale, S. Joseph accorde aussi des secours particuliers à ceux qui le prient.

Sa main libérale ne dédaigne pas de répandre les biens temporels, et nous pouvons lui en faire la demande avec confiance. Mais ce sont surtout les biens de la grâce qu'il aime à prodiguer. Que de pécheurs, s'ils se sont arrêtés au milieu de leurs désordres, en sont redevables à son intercession ! Que de justes lui doivent également d'avoir fait des progrès dans les vertus dont il a été lui-même un si parfait modèle ! Ah ! qui connaîtrait l'histoire des âmes, que de merveilles il y verrait opérées par lui !

Mais il y a un moment où S. Joseph fait particulièrement éclater sa protection sur ceux qui lui ont été fidèles : c'est celui de la mort. A ce moment, qui doit décider à jamais de sa destinée, l'âme est parfois saisie d'épouvante, et le démon, qui est là guettant sa proie, cherche, en exagérant la pensée de ses fautes, à lui faire perdre confiance dans la miséricorde divine. Quelles angoisses ! Et que d'âmes ont eu à soutenir de terribles assauts, plus intolérables encore que les souffrances physiques qui détachent peu à peu la vie du corps !

Voulons-nous donc avoir une mort calme, sans aucune de ces crises effrayantes ? Adressons-nous à celui qui a rendu le dernier soupir entre les bras de Jésus et de Marie, à celui que la piété des fidèles se plaît à invoquer sous le nom de Patron de la bonne